

DIZANGA DIA MUENHU
de Boaventura Cardoso

Pierrette et Gérard CHALENDAR
Montpellier (France)

Ce recueil de nouvelles¹ ne présente guère d'originalité sur le plan formel. Les textes très brefs qui le constituent donnent à lire des menus faits de la vie quotidienne angolaise d'aujourd'hui et pour cette raison, ils ont plus valeur de document sociologique que d'exemple de ce que pourrait être la nouvelle littérature (nouvelle parce que dégagée des normes esthétiques occidentales et créatrice de moyens d'expression adaptés au moment historique et au contexte culturel dans lequel elle se manifeste). On trouve ainsi des notations sur la technique de cirer les chaussures dans laquelle Kaprikitu est passé maître: -"A arte de graxar estava ficar agarrada nas mãos que sabiam ritmar com o pano a música feita assobio" (p.16)- sur la solidarité entre les plus déshérités dans les musseques quand un des leurs se trouve engagé dans une rixe avec un bourgeois (p.17), sur l'odeur de puanteur qui envahit les trains jamais nettoyés (p.22), sur l'usage d'une langue étrangère (le français) comme source d'incompréhension et de rivalités dans un groupe d'amis, sur l'évolution des moeurs et le scandale que provoque chez les plus âgées la rencontre de jeunes gens amoureuxment enlacés ou encore l'impression négative de Kialomingo qui, parce qu'il a une affaire à traiter avec un chef de bureau mesure le fossé entre la vie simple de la campagne et l'organisation Kaffkaïenne d'un ministère qui regorge de secretariats dépersonnalisés.

Toutefois, derrière ces points de détail se lit une option politico-idéologique qui devient plus nette dans les trois dernières nouvelles où les conversations entre personnages tournent autour des acquis du socialisme national. Ceux-ci sont quelquefois mis en question- "No rádio costume falá socialismo é a gente vivê já bedit-on (p.70)- mais la mise en parallèle de ces textes montre clairement le sens qu'il faut attribuer à ce genre de critiques; la révolution est du domaine de l'inédit et quand on rencontre cette conversation: -"A gente agora estamos ir no Socialismo".

“Socialismo é quê então? Fica como é -” (p.70) - il ne faut pas y voir une attaque contre l'état établi après l'indépendance mais plutôt une suspicion due à la difficulté de saisir les visées du gouvernement en place ainsi que les moyens à mettre en oeuvre pour les réaliser.

La route est longue et semée d'embûches, il faut une hardiesse sans faille pour atteindre le but (l'avènement de la société socialiste): “é preciso coragem, a revolução é assim”. Cette vérité, élémentaire pour le militant, est difficile à cerner et a fortiori à accepter pour le néophyte. Cela explique les égarements et le hiatus qui apparaît entre les déclarations faites en faveur du régime et ses hésitations à sa défense. Ainsi Pompeu est “amante da revolução nas falas, mas no comportamento é outro” (p.63).

Parce que la révolution n'a jamais existé dans le pays, il faut se garder de la juger selon des critères inadaptés, selon ce qui a été. C'est le défaut majeur de ceux qui, ayant vécu durablement sous l'âge colonial, ont fini par adopter une manière de penser qui leur est plus ou moins favorable. L'auteur prévient: “Velhice é caminho longamente andado e voltar no princípio só dá na muxima” (p.67).

L'édification du socialisme demande une longue persévérance; il est le résultat d'un profond changement éthique; outre la patience exigée, il est nécessaire de hisser le travail collectif au niveau des valeurs fondamentales: “Se a gente não trabalha, socialismo não vem” (p.71). On retorque que le travail en tant que norme comportementale n'était pas inconnu avant l'indépendance. À cela, on répond: “trabalhá mas já não é para o colono, é para o Povo que manda no Poder” (Ibid.). Il faut toujours produire certes mais la destination du labeur n'est plus la même.

L'auteur prend ainsi résolument fait et pour les options actuellement dirigeantes: le socialisme issu de la Révolution est absolument positif pour autant qu'on est à même de l'interpréter c'est à dire de dépasser les critiques que l'on peut formuler sur l'état présent et découvrir ses objectifs derniers.

On pourrait questionner B. Cardoso sur les sous-bassements implicites de son discours: le produit du travail va-t-il intégralement et directement au Peuple? N'existe-t-il pas de conflits de classes dans l'Angola d'après 1975? Si oui, ces conflits peuvent-ils disparaître dans l'avenir? Le pouvoir est-il le représentant fidèle du peuple? La tradition (autre appellation de ce qu'il nomme “la vieillesse” dans la phrase citée) dont on connaît l'impact dans tout le continent peut-elle être l'alliée des révolutionnaires?

D'autres -Manuel Dos Santos Lima par exemple - seront beaucoup plus circonspects: dans leur jugement et verront dans la production fictionnelle un moyen de prendre leurs distances avec le politique un mo-

yen d'en dénoncer les limites voire les mensonges.

La littérature n'est donc pas un rouage de l'idéologie du parti comme c'est le cas avec livre. À cet égard il nous semble que B. Cardoso appartient à cette génération d'intellectuels qui se veulent les fidèles serviteurs de l'appareil de l'état qu'est la culture officielle. Mais ce choix préalable à tout travail artistique est-il encore de mise aujourd'hui.

NOTES

1. Boaventura Cardoso: Dizanga dia Muenhu - União dos Escritores Angolanos - Luanda 2^{ème} édition 85 p